

III

ELIAS CANETTI LA LANGUE DU PAPIER PEINT

*La Langue coupée/être coupé de sa langue*¹

Le premier tome des mémoires d'Élias Canetti s'appelle *Die Gerettete Zunge. Geschichte einer Jugend*, (La langue sauvée, histoire d'une jeunesse). Or, un étrange phénomène de mémorisation visuelle ou phonique veut qu'on fasse très souvent une erreur autour du syntagme « langue sauvée ». Michel Schneider rapporte plaisamment cette méprise :

Qu'il me soit permis d'évoquer pour finir un trait personnel. Parlant de l'autobiographie de Canetti avec J.-B. Pontalis, je lui donnai comme titre *La Langue volée*. Mi-conscient de mon lapsus, je cherchai, je m'arrêtai à *La Langue perdue*. Il m'a fallu prendre le livre en mains pour retrouver *La Langue sauvée*.²

J'ai la même expérience. Impossible de retrouver *La Langue sauvée*. Mon souvenir s'arrêtait à *La Langue coupée* se rapportant à l'ouverture même de ces mémoires. Étrange passage que voici :

Mon souvenir le plus ancien est baigné de rouge. Je sors par une porte, sur le bras d'une jeune fille. Le sol devant moi est rouge, à gauche d'une descente d'escalier, rouge également. En face de nous, à même hauteur, une porte s'ouvre, laissant passer un homme qui avance à ma rencontre en me souriant gentiment. Arrivé tout près de moi, il s'arrête et me dit « Fais voir ta langue ! » Je tire la langue, il fourre la main dans sa poche, en sort un canif, l'ouvre et porte la lame presque contre ma langue. Il dit : « Maintenant, on va lui couper la langue. » Moi, je n'ose rentrer ma langue, et le voilà qui arrive tout près avec son canif, la lame ne va pas tarder à toucher la langue. Au dernier moment, il retire sa main et dit : « Non, pas aujourd'hui, demain. » Il referme le canif et le met dans sa poche.³

Menace de castration, menace différée, perpétuellement réactivée, menace qui entraîne le silence : « La menace du contenu a fait son effet, l'enfant s'est tu pendant dix ans. »⁴ Menace qui a sur le coup le même effet (le mutisme) que si l'inconnu s'était exécuté. Ne plus avoir de langue. Se taire. Une langue coupée. Celui qui profère la menace est le petit ami de la bonne de la famille que les parents d'Élias ont amenée de Bulgarie avec eux à Karlsruhe lorsqu'il est tout petit. La famille d'Élias Canetti, en effet, est originaire de Roustchouk, petite ville des Balkans sur le Danube en Bulgarie où Élias est né en 1905.

La région est un véritable patchwork culturel et linguistique. Si les Bulgares forment la majorité, on trouve des Turcs, des Grecs, des Albanais, des Arméniens, des Tsiganes, des Roumains qui n'ont qu'à traverser le Danube et des Juifs sépharades en grand nombre. La bonne, dans l'extrait cité plus haut, nous dit Canetti, ne parle que le bulgare mais se débrouille en allemand. L'inconnu doit sans doute parler allemand, elle le bulgare et ensemble « ils se débrouillent ». Dans quelle langue le petit Élias est-il menacé ? Vraisemblablement dans l'allemand, la langue qui sera plus tard, à cause du rôle que sa mère fera jouer à l'allemand, une langue adulée, langue qu'il faudra « sauver » de la barbarie nazie, dont il faudra faire autre chose qu'une langue d'emprunt, sa propre langue, sa langue intime...

Menace de la coupure. Dans *Auto Da Fé* le singulier personnage du Juif Fischerle (dont le nom porte le diminutif affectif caractéristique du yidish) est un affreux bossu dont le rêve est de devenir champion du monde des échecs et de se rendre en Amérique. Il rêve aussi d'en finir avec sa bosse et se voit dans la peau d'un Dr Fisher, millionnaire menant la vie de château. Après une sombre histoire rocambolesque qui mêle Fischerle et Kien (le triste héros du roman qui ne vit que pour sa bibliothèque), Fischerle, tout à son rêve américain, se fait mettre à mort par un aveugle. L'aveugle lui coupe sa bosse, lui faisant réaliser par là son rêve, mais bien entendu, il le met à mort. Bosse et judéité sont liées. Rapport à l'origine, au corps. Couper le lien avec l'origine, mettre à mort. Plus tard dans *La Conscience des mots*, Canetti évoquera le temps où durant la guerre, réfugié en Angleterre, « coupé » donc de sa langue, il remplissait des pages de mots allemands qui n'étaient pas liés au travail qu'il était en train de faire mais comme ça, pour ne pas perdre la langue.

C'étaient des substantifs, très fréquemment, non pas exclusivement toutefois ; des verbes et des adjectifs s'y trouvaient aussi [...] Il s'agit de quelque chose qui concerne la langue antérieure : on doit prendre soin qu'elle ne se signale pas intempestivement [...] elle est repoussée ; on l'enclôt. On l'assoupit, on la met en laisse.⁵

Pour ne pas perdre cette langue emprisonnée, Canetti fait des listes de mots allemands. Mais pas de mots-valises, pas de jeux de mots jouant sur la destruction lexicale :

Peut-être devrais-je mentionner aussi que je répugne beaucoup à morceler les mots ou à les défigurer de quelque façon ; leur forme pour moi est intouchable ; je les laisse intacts.⁶

Morceler les mots, les défigurer, c'est les couper, les trancher. Menace intolérable.

Il lui faut une « confiance de la langue », la dégradation des mots lui est insupportable : « *Tout lieu qui te permet de former des phrases est intact. Les lieux brisés bégaiement* »⁷, écrira-t-il dans *Le Cœur secret de l'horloge*. Intact/brisure/bégaiement. Canetti mettra longtemps à comprendre que bégayer dans une langue n'est pas forcément une faiblesse.

Langue qui se doit d'être intacte. C'est si vrai que dans *Territoire de l'homme*, Canetti va jusqu'à imaginer deux orifices distincts dans la bouche, l'un pour manger, l'autre pour parler :

Comment les mots peuvent-ils sortir d'une bouche où entrent et passent des matières *déchirées* ? Ne serait-il pas préférable d'avoir une autre ouverture pour la nourriture, celle-là étant exclusivement réservée aux mots ?⁸

Autre variante de ce même passage, une page du *Témoin auriculaire*. Alors que dans *Territoire de l'homme* c'est en son nom propre qu'il parle, ici il le présente comme un trait du « syllabo-cathare » :

Le syllabo-cathare a une bouche où les mots ne s'infectent pas. On dit qu'elle ne l'utilise jamais pour manger, afin de ne pas mettre ses protégés en danger. Elle se nourrit de fluides automatiques qui leur font du bien. Sa vie est virginale comme celle d'une vestale. Pourtant cette vie de sainteté ne lui coûte guère : elle la mène pour l'amour de la langue...⁹

Langue coupée, bosse coupée, vie arrachée, mots morcelés et défigurés, matières déchirées, à quoi l'on pourrait ajouter langue déformée car la mère d'Élias Canetti (cette mère si centrale dans son roman de la langue) veille à ce que la langue ne soit pas déformée (lutte contre les incorrections de l'allemand, contre les accents, contre les dialectes, tous problèmes que nous retrouverons) ; la chaîne des mots est là qui figure l'infigurable, la séparation d'avec l'origine, d'avec l'identité et la langue de l'origine, à la recherche d'une langue « intacte » qui garderait éternellement la trace de l'inséparation. Mais quelle est pour Canetti la langue des origines, langue

native, natale ou maternelle ? On bute immédiatement sur le multilinguisme de la famille, la multiplicité des repères de l'enfance, l'hétérogénéité de l'entendu des voix qui vont l'habiter dans le souvenir, dans le refoulement, l'occultation, l'oubli, la nostalgie ou à l'inverse dans la vénération de la langue.

Élias Canetti se trouve au carrefour de diverses langues, auxquelles il va assigner un rôle imaginaire, s'inventant un roman de la langue et une place dans ces (ses) langues, roman qui va s'élaborer tout au long de sa vie, qu'il va raffiner, déplaçant comme sur un échiquier les diverses pièces. Trois groupes de langues, trois places de langue.

Les langues populaires, illégitimes. Celles des paysans à l'entour, le bulgare, le roumain, celle de la famille, le judéo-espagnol et au-delà dans un rapport latéral, le turc. En face des langues illégitimes, les grandes langues européennes, le français, l'anglais et surtout, par dessus tout, l'allemand qui va devenir la langue de Canetti. Entre les deux, à part, insituable, la langue sacrée, magique, l'hébreu. Cette distribution, comme nous le verrons, variera dans la maturité mais il est indispensable de partir de là.

La langue de la maisonnée c'est le judéo-espagnol :

L'espagnol qu'ils parlaient entre eux était pratiquement le même que celui qu'ils parlaient, des siècles auparavant, quand on les avait chassés de la péninsule. Quelques mots turcs avaient été incorporés à cette langue, mais cela restait des mots turcs, reconnaissables comme tels, et l'on disposait d'ailleurs presque toujours du mot espagnol correspondant. Les premières chansons enfantines que j'entendis me furent chantées en espagnol, j'ai été bercé par ces anciennes « romances » ibériques [...] ¹⁰

Ses premières amours, amours de petit garçon, sont liées à une phonie espagnole, *Manzanitas coloradas que vienen de Stambol*, phrase qui signifie « les petites pommes rouges qui viennent d'Istanbul », qui lui a joué toutes sortes de tours. Canetti petit garçonnet ne pouvait résister aux joues rouges des petites filles.

Mais, même si les Juifs sépharades se sentent supérieurs à ceux d'Europe centrale, les Tudescos, ils parlent une langue illégitime qui n'est en rien la porte d'entrée dans la culture universelle. Le judéo-espagnol, c'est principalement dans le souvenir la langue du grand-père paternel qui ne lit que des journaux en judéo-espagnol avec l'alphabet hébraïque qui restera à jamais impénétrable à Canetti ; le grand-père qui baragouine toutes les langues des Balkans sans en maîtriser aucune. C'est si vrai que cette langue ne sert aux yeux de la mère de Canetti qu'à tisser le roman glorieux des origines espagnoles, mais la langue est barrée. Au tome III de ses mémoires, Canetti rapporte que c'est sous l'influence de Sonne, ce personnage énigmatique, spécialiste de l'hébreu, qu'il s'intéresse de près à la littérature espagnole et à son héritage judéo-espagnol :

J'avais répugné jusqu'alors à m'intéresser de plus près au Moyen Âge espagnol. Je n'avais pas oublié les proverbes et les chansons de mon enfance, mais ils n'avaient plus servi à rien, ils s'étaient figés en moi, étiolés dans le climat de suffisance de ma famille qui s'arrogait tout ce qui était espagnol pourvu que cela flatât son orgueil de caste [...] Ce n'était pas à tort non plus que je relevai chez ma mère une connaissance de presque toutes les littératures européennes, mais une ignorance quasi totale des auteurs espagnols. Elle avait vu des pièces de Calderon au Burgtheater, cependant il ne lui serait jamais venu à l'idée de les lire dans le texte. L'espagnol n'était pas à ses yeux une langue littéraire [...] ¹¹

Lorsqu'en 1924, à 19 ans, Canetti fait un séjour à Sofia, il retrouve des cousins, la branche Arditti du côté de sa mère. Il est fasciné par un de ses cousins, Bernard, avocat, sioniste qui habite littéralement le judéo-espagnol :

Celle dont il usait était l'ancien espagnol et j'appris avec étonnement qu'il était possible de traiter de choses générales dans cet idiome appauvri qui, pour moi, était celui des enfants et du personnel de cuisine [...]. ¹²

Le judéo-espagnol aux cuisines, le bulgare dans les chambres et sans doute à la cuisine aussi. C'est la langue des jeunes paysannes qui courent nu-pieds dans toute la maison et qui se blottissent le soir les unes contre les autres (le petit Canetti au milieu d'elles) en se racontant des histoires de vampires et de loups-garous qui font très peur. Langue oubliée, langue de nostalgie, langue de l'autre, du fond de l'enfance :

Un livre de contes des Balkans vient-il à me tomber sous la main, j'arrive à reconnaître dès les premières lignes la plupart des histoires qui y figurent. Elles sont restées gravées dans ma mémoire, présentes à mon esprit dans leurs moindres détails mais bizarrement pas dans la langue originale. ¹³

Même étrangeté nostalgique lorsqu'il évoque Backenroth, un Juif galicien qui détonne à l'Institut de chimie de Vienne. Il parle yiddish ou polonais. On pourrait se demander comment Canetti fait-il pour ne pas discriminer. Ce qu'il retient c'est qu'il ne comprenait pas sa langue, qu'elle était douce, étrange, tendre avec des accents chantants. Backenroth se suicide et disparaît de l'horizon. Canetti ne lui a jamais adressé la parole, ni lui, ni sa camarade de l'Institut : « En quelle langue ? » ¹⁴ Sans doute, cette langue trop douce était en réalité indigne. Car, dans la distribution imaginaire des langues, réalisant sans aucun doute le désir de sa mère, Canetti oppose aux langues illégitimes, ces mé-langues, les grandes langues européennes, langues de communication, de liberté, de littératures, langues de l'écrit par opposition à l'oralité populaire.

Lorsque la famille arrive à Manchester, Canetti a 6 ans. Ils s'installent à Burton Road. L'anglais va devenir non seulement la langue des gouvernantes, de l'école, de la rue mais principalement celle du père et par l'intermédiaire du père, celle des livres. *The Arabian Nights*, *Robinson Crusoe*, les *Tales* de Shakespeare jalonnent une initiation à la langue étrangère et à la littérature. Le père aime l'Angleterre, le pays de la liberté, il s'efforce de parler correctement l'anglais, prend des cours particuliers, répète des phrases pour le plaisir de la musique de la langue. Il lance des mots, les reprend, s'amuse à les répéter avec ses enfants. Beauté du mot *island*, du mot *meadow*, du mot *Europe* (le dernier mot prononcé par le père, en anglais, avant de s'écrouler victime d'une crise cardiaque). Et surtout, il ne s'adresse à ses enfants qu'en anglais : « Il n'était pas question de lui parler de ce que j'avais lu autrement qu'en anglais. Je pense que c'est précisément grâce à ces lectures passionnées que mes progrès en anglais furent si rapides. »¹⁵

Les enfants continueront à parler l'anglais entre eux même quand la famille aura quitté l'Angleterre, longtemps après leur installation en terre de langue germanique, et par la suite, lorsque Canetti sera obligé de quitter Vienne après 1937, c'est à Londres qu'il s'installera retrouvant l'anglais après un long périple existentiel.

L'anglais cependant (langue d'amour du père) ne sera jamais la langue de Canetti, sa « langue intime ». C'est l'allemand, transmis d'une façon trouble par sa mère qui deviendra sa langue d'amour.

Les parents de Canetti, en Bulgarie, se parlaient allemand entre eux. Langue de complicité, elle leur permettait de se parler sans être compris des autres, et d'évoquer à tout moment dans un snobisme singulier le temps de leurs études à Vienne, les soirées passées au Burgtheater, l'entrée dans la grande culture. La première initiation se fait donc par cet « entendu » qui environne le petit Élias, mots qu'il répète en secret sans les comprendre :

Je me disais qu'il devait s'agir de choses merveilleuses qu'on ne pouvait exprimer que dans cette langue. Quand je les avais tracassés (les parents) longtemps sans résultat, je me mettais en colère et m'en allais dans une autre chambre, rarement occupée ; là je me répétais les phrases que j'avais entendues, avec l'accent juste comme des formules magiques. Je me livrais souvent à cet exercice et, dès que j'étais seul, je débitais les phrases ou les mots isolés que j'avais assimilés, les uns après les autres, si vite que personne, assurément, n'aurait pu les comprendre [...] ¹⁶

La seconde initiation a lieu en Angleterre, un jour où son père a chanté un *lied* de Schubert, sa mère l'accompagnant au piano. Il s'agissait de « La Tombe dans la Lande », paroles qu'il apprend par cœur et qui le ravissent. Vient ensuite la mort brutale du père, la détresse de la mère qui a

besoin d'un substitut de la complicité, qu'elle partageait avec son mari en allemand. Sur le chemin de Vienne, à Lausanne, elle décide qu'Élias apprendra l'allemand et que c'est elle qui lui donnera les premières leçons.

Peu de temps après notre arrivée (à Lausanne) nous allâmes dans une librairie, elle demanda un livre pour apprendre l'allemand, prit le premier qu'on lui proposa, me reconduisit aussitôt à la maison et me donna une première leçon [...] Elle me lisait à haute voix une phrase en allemand et me la faisait répéter. Comme ma prononciation lui déplaisait, je devais répéter la phrase plusieurs fois jusqu'à ce que ma prestation lui parût supportable. Mais cela n'arrivait pas souvent, elle se moquait en général de ma prononciation et comme il n'y avait rien au monde que je supportais plus mal que de subir les moqueries de ma mère, je me donnais du mal et prononçais très vite correctement. Alors seulement, elle me donnait le sens de la phrase en anglais. Et elle ne s'y reprenait jamais à deux fois, il me fallait le retenir du premier coup. Elle passait ensuite très vite à la phrase suivante, procédant toujours de la même façon ; dès que je l'avais correctement prononcée, elle traduisait, me toisait d'un air impérieux pour me la faire entrer dans la tête et déjà, elle me lançait une autre phrase. Je ne sais pas combien elle m'en fit ingurgiter la première fois, disons prudemment quelques-unes, mais mieux vaudrait sans doute dire beaucoup. Elle me congédia déclarant : « Répète-toi tout cela. Tu ne dois pas oublier une seule phrase. Pas une seule. On continuera demain » [...] Ce fut la catastrophe, je ne savais plus rien, à l'exception de la première phrase, je n'avais strictement rien retenu. Je répétais la phrase, elle me questionna des yeux, je bégayai et me tus [...] « Que dirait ton père s'il t'entendait, lui parlait si bien l'allemand. »¹⁷

Peu à peu, l'enfant fait de réels progrès, il amadou sa mère, il en partage la « langue intime ».

Canetti a trouvé des mots poignants dans ses mémoires pour nouer amour de la mère et amour de la langue, pour montrer à quel point l'allemand est devenu pour lui une « langue maternelle acquise sur le tard au prix de véritables souffrances » :¹⁸

C'est à Lausanne sous l'influence de ma mère que je naquis à la langue allemande ; dans les douleurs qui précédèrent cette deuxième naissance, je conçus la passion qui devait m'unir à l'une et à l'autre, je veux dire à la langue et à ma mère. Sans ces deux choses qui sont, en fait, une seule et même chose, le développement ultérieur de ma vie n'aurait aucun sens et resterait incompréhensible.¹⁹

Une « langue maternelle » dit Canetti. Au sens fort du terme. Langue du désir de la mère, langue incestueuse car elle est conçue (le mot est dans la phrase de Canetti) dans la douleur, fruit des amours entre la mère et le fils. Il s'agit de prendre la place du père et pour cela d'être aussi fort que lui (de là cette douleur intolérable lorsque sa mère le traite d'idiot parce

qu'il ne peut mémoriser les phrases d'allemand et lorsqu'elle lui dit que son père avait, lui, un allemand parfait). Jamais langue ne fut plus maternelle, marquée d'une indistinction principielle qui unit le fils à la mère. Langue d'un cordon qui ne se coupera jamais, malgré des relations terriblement orageuses entre Canetti et sa mère. Il faut sans doute expliquer par là le terrible interdit que sa mère fait peser sur tout ce qui concerne le sexe. L'allemand lui tient lieu de corps. Il fait corps avec la langue, avec l'écrit. L'allemand, c'est la langue dans laquelle très tôt tout se traduit et se retraduit (à la limite les grands textes de la culture n'existent que traduits en allemand) et dans laquelle le souvenir même des refrains de l'enfance, ritournelles entendues en Bulgarie, ressurgissent.

L'allemand sera la langue de sa carrière d'écrivain, de sa découverte éblouie de Karl Kraus, ce maître du langage, ce « puriste » de la langue allemande. En 1944, à Londres, il note :

La langue allemande restera la langue de mon esprit, et cela parce que je suis Juif. Je veux conserver en moi, en tant que Juif, ce qui reste d'un pays dévasté de toutes les manières possibles. Le sort de ses fils est aussi le mien mais j'apporte en plus un héritage à l'humanité entière. Je veux rendre à leur langue ce que je lui dois. Je veux contribuer à ce qu'on leur sache gré de quelque chose.²⁰

Canetti a une dette envers l'allemand en tant qu'il est un des fils de la langue allemande, et en tant que Juif il sera le dépositaire de la culture, celui qui conserve la trace par delà le désastre du fascisme. Arracher l'allemand à sa terrible association avec la barbarie et, pour cela, s'ancrer encore plus profondément dans une filiation imaginaire d'écrivains. Fils de la langue allemande là encore, au sens fort. Se mesurer à la langue de Johann Peter Hebel. Ce n'est sans doute pas pour rien que dans ses mémoires, évoquant le nom de cet écrivain, Canetti se souvient d'une de ses œuvres, *La Boîte aux Trésors* (*Schatzkästlein*). Témoin de la « symbiose impossible » entre judéité et germanité, Canetti n'accepte pas la séparation. Il restera (et est encore aujourd'hui) un fils de la langue allemande revendiquant un double héritage. Lorsqu'il reçoit un prix important en 1969, en Allemagne, dans son allocution à l'Académie bavaroise des Beaux-Arts, il se dit « l'hôte de la langue allemande », expression voisine de celle de Kafka. Un hôte est reçu dans une maison qui n'est pas la sienne. La suite du texte montre au contraire que l'allemand est pour lui aussi vital que l'air qu'il respire.

[...] car pour moi, continuer en Angleterre à écrire en allemand allait de soi, comme respirer et marcher. Je n'aurais pu faire autrement [...] ce qu'il advient en pareilles circonstances de la langue [...] Devient-elle plus intime ? Il se pourrait qu'elle devint une langue secrète qu'on n'utilise que pour soi [...] Ce sont les mots

eux-mêmes qui ne lâchent pas prise ; les mots isolés en tant que tels, au-delà de tout contexte intellectuel plus vaste [...] Tout veut à nouveau s'appeler comme cela s'appela auparavant, et proprement dit [...]»²¹

L'allemand sera désormais la langue de la « sphère du privé », langue de l'intérieur, langue de l'antérieur, du repli de soi avec soi, du secret. (Depuis lors, Canetti est à nouveau installé à Zurich, donc dans un environnement de langue allemande). L'allemand aura ainsi parcouru un cercle, de langue d'amour à langue du secret, de langue de la sphère publique à celle du privé ; de la langue de la symbiose judéo-allemande à celle de tous les fils de la langue allemande, de la langue de l'exil à l'exil dans la langue ; langue d'amour, langue des amours, langue secrète entre le père et la mère autrefois, langue de la filiation imaginaire qui relie à Hebel. Canetti restera rivié à l'allemand, lové dans l'allemand, accroché à la langue. Parlant de Sonne, ce personnage si décisif qui traverse le troisième tome des mémoires, Canetti écrit :

Il enrichit aussi le *moi* que j'emportai peu de temps plus tard quand il me fallut quitter Vienne. Il m'a préparé à prendre dans mes bagages une langue et à m'y agripper si fortement qu'elle ne risquait en aucun cas de se perdre.²²

Entre les langues populaires, langues de la cuisine et les grandes langues européennes dont l'exemple emblématique est l'allemand, une langue à part, langue sacrée, magique, l'hébreu.

Les premiers souvenirs sont ceux d'un éblouissement devant la magie du Seder à Pessah. Le petit Élias intégré à la cérémonie tient un livre et fait comme s'il lisait, attendant dans la joie la fin de la cérémonie à cause de cette trame sonore : « *Had Gadia, Had Gadia* », « l'agneau, l'agneau », qui enchante l'enfant. Et puis la magie se perd. Le petit est confronté à un Kaddish qu'il ignore à la mort de son père et après le retour à Vienne, au grand-père paternel qui veille à ses leçons d'hébreu, qui l'envoie le dimanche matin dans une école talmudique. Là tout se gâte, l'enseignement est « minable », le professeur « ridicule ». On apprend à « anonner » des prières sans les comprendre. Le seul but est finalement de savoir le Kaddish : « Je me plaignais à ma mère de la stupidité de cet enseignement ; elle était bien d'accord avec moi. Combien différentes étaient nos lectures communes ! »²³

On voit ici se mettre en place une opposition entre le caractère lumineux des relations mère/fils qui se font dans l'allemand et l'impossibilité de trouver au départ le moindre intérêt à l'hébreu, une fois passée la magie de l'enfance. Mais l'hébreu ménage bien des surprises. De langue sacrée, il redevient également langue vivante. Canetti, rencontrant son cou-

sin Bernhard Arditti à Sofia en 1924 et lui confiant son désir d'écrire en allemand, se fait dire avec mauvaise humeur : « Pourquoi ? Apprends l'hébreu. C'est notre langue. Crois-tu qu'il en existe une plus belle ? »²⁴ Enfin, beaucoup plus tard, il rencontre Sonne, l'énigmatique Sonne, d'une famille juive de Przemyśl, un érudit, un sage qui compose des poèmes sous le pseudonyme d'Abraham ben Yitzchak, en hébreu, « cette langue ressuscitée », et qui connaît la Bible par cœur, la traduisant et la commentant avec intelligence :

Ce qui me stupéfiait le plus, c'était son autorité en matière hébraïque. Il pouvait citer à la lettre n'importe quel passage d'un quelconque de ses livres et le traduisait sans hésiter ni se reprendre dans un allemand de la plus grande beauté, digne à mes yeux d'un poète [...] J'y voyais l'occasion de découvrir les Écritures dans leur langue originale. Je m'en étais gardé jusqu'alors : cela m'eût *oppressé de connaître plus précisément des choses aussi proches de mes origines*, alors que je m'étais penché avec un zèle inlassable sur toute autre religion.²⁵

L'origine, l'origine fictive, fantasmatique dans l'hébreu ne peut s'approcher de trop près, elle a besoin d'être détournée, décentrée, transférée. De passer par de l'autre qu'on fera sien, en l'occurrence l'allemand. L'hébreu se doit de rester opaque, ignoré, méconnu, inconnu. L'hébreu alors devient attirant, fascinant, riche de strates culturelles multiples, mais à la condition qu'il demeure tapi au plus profond :

C'est lui [Michel-Ange] qui me conduisit à la rencontre des prophètes : Ezéchiel, Jérémie et Josué. Aspirant uniquement à ce qui n'était pas proche de moi, je me refusais alors à lire la Bible. Les prières du grand-père, prononcées à heures fixes, ne me disaient rien qui vaille. Il les débitait dans une langue que je ne connaissais pas, je ne voulais même pas savoir ce qu'elles signifiaient.²⁶

Langues orales, populaires, des nourrices, des domestiques, des cuisinières déclenchant une nostalgie immense, bridées par les grandes langues européennes nouées autour du père (l'anglais) et de la mère (l'allemand) et dessinant en creux la place d'une langue sacrée, magique, destinée à rester ignorée, l'hébreu, tel se présente le bruissement des langues pour Canetti qui n'est en rien une cacophonie mais une constellation linguistique dans laquelle il se constitue ses propres repères.

La Langue d'à côté/être à côté de sa langue

Cette constellation cependant s'accompagne toujours d'un décalage, d'un départ, d'un transfert. Elle se fait dans une non-coïncidence absolue. Rien ne peut jamais venir à son heure, rien n'est conforme, il y a toujours quelque chose « qui cloche ».

Le jeune Canetti apprend-il le français en Angleterre ? Il le fait avec un professeur qui « oublie » de lui enseigner le bon accent, si bien que la petite histoire qu'il doit mémoriser et réciter devant des invités déclenche une hilarité générale : « Elle s'était bornée à m'apprendre des phrases et à me les faire répéter à haute voix avec l'accent anglais. »²⁷ Second décalage par rapport au premier : cet enfant qui arrive en Angleterre ne parlant que le judéo-espagnol et qui vit désormais dans un environnement anglais (à l'école, avec les gouvernantes, avec le père et la découverte émerveillée des livres), apprend mal le français avec un accent qui n'est en rien l'accent du pays natal.

L'anglais est devenu pour Élias et ses frères leur nouvelle langue. De retour à Vienne en 1913, les frères continuent à parler anglais entre eux. On les appelle du reste « les petits Anglais ». Le 1^{er} août 1914, alors qu'ils se trouvent près de Vienne dans un parc où se produit un orchestre, le concert est interrompu par l'annonce de la déclaration de guerre. La foule se met au garde-à-vous, entonne l'hymne autrichien, puis l'hymne allemand qui n'était autre à l'époque que le *God Save the King* avec les paroles allemandes appropriées. Les petits Canetti, reconnaissant l'air familier, l'hymne anglais, chantent à tue-tête en anglais le *God save the King*. C'est tout juste s'ils ne se sont pas fait lyncher. Les coups pleuvent. Ils ne s'en tirent que parce que leur mère « qui parlait comme une Viennoise » s'interpose entre la foule et eux :

[...] les coups m'avaient servi de leçon : je me gardai bien, aussi longtemps que nous séjournâmes à Vienne, de laisser transparaître quoi que ce fût de mes dispositions d'esprit. Hors de la maison, les mots anglais étaient désormais proscrits. Je m'en tins à cette règle et m'adonnai avec d'autant plus de zèle à mes lectures anglaises.²⁸

Qu'une langue puisse nous désigner à la vindicte populaire, qu'elle puisse être stigmaté ou au contraire nous sauver (l'accent viennois de la mère), est une expérience d'autant plus traumatisante qu'il n'y a pas de langue maternelle. Le judéo-espagnol est en passe d'être oublié, il est refoulé, et Élias en 1914 vient à peine de rentrer de Manchester où il a habité de 1911 à 1913, même si sa mère l'a déjà initié à l'allemand selon sa singulière méthode. Du reste, cette initiation à l'allemand se fait pendant le voyage qui les mène à Vienne lors de leur étape de Lausanne, en 1913. Lausanne ce n'est pas Zurich. On y parle français. C'est dans une ville francophone que sa mère angoissée soudain à l'idée que son fils allait se voir refuser l'entrée de la troisième classe à l'école à Vienne se met frénétiquement à lui apprendre l'allemand. Nouvel isolement d'Élias, mais il est vrai qu'à ce moment-là, il a sa mère toute à lui.

D'autres décalages essentiels touchent au problème de l'accent, de ce qui singularise, épingle l'identité dès qu'on ouvre la bouche.

Ils séjournent à Zurich de 1916 à 1921. Canetti rapporte un curieux incident. À l'école, lors d'une leçon de géographie, les élèves doivent avancer et lire à haute voix le nom des fleuves qui figurent sur une carte représentant l'Amérique du Sud. Canetti tombe sur le Rio Desaguadero. Le judéo-espagnol, plus ou moins oublié, plus ou moins présent, lui fait prononcer Desagouadero. Le professeur le corrige en lui disant qu'on ne prononçait pas le u. L'enfant tient tête avec une obstination qui intrigue le maître. Et le jeune Canetti d'ajouter, quelque peu fanfaron, que l'espagnol était « quasiment » sa langue maternelle. L'histoire finit assez mal, personne ne voulant céder. Ce qui me retient ici c'est ce « quasiment ». Canetti aurait pu dire aussi bien c'est une langue « quasi » maternelle. Il y a toujours un petit écart, une petite différence, un rien. De même, lorsqu'il découvre *La Boîte aux trésors* de Hebel, en sténographie, il jubile à la lecture d'une nouvelle dont l'intrigue se déroule en Turquie. Il y avait des mots turcs dans cette langue native, mais ce n'était pas du turc, juste quelques mots turcs.

À Zurich, on ne parle pas l'allemand normé mais un dialecte allemand, le Zurichdeutsch, langue que la mère assimile à du mauvais allemand :

Ma mère qui veillait à la pureté de notre langue et n'avait que mépris pour les langues non littéraires craignait que mon « bon » allemand ne s'abatardît et quand je m'avisai, fort de mon enthousiasme, de défendre le dialecte qui me plaisait, elle se fâcha et dit : « Je ne t'ai pas amené en Suisse pour que tu oublies ce que je t'ai dit du Burgtheater. »²⁹

Si bien qu'Élias, encore timide, parle peu, a du mal à s'intégrer, n'ayant pas le « bon accent », l'accent du pays, mais celui de la nation d'à côté. Que ce soit celui de la domination culturelle n'arrange rien. Après 1937, ce sera l'exil, je l'ai déjà dit, et le malheur de ne plus être dans sa langue.

Élias Canetti aura ainsi circulé de langue en langue, entre les langues, dans toutes les langues, en allemand, toujours un peu à côté, avec le « mauvais » accent, ou au mauvais moment, ailleurs, dans l'écart. Écarts de langue, écarts d'identité, dans le fictif de la reterritorialisation précaire.

L'épisode qui clôt le troisième volume de ses mémoires a valeur de symbole.

En 1937, Élias est prévenu par son frère Georges que leur mère est mourante à Paris. Élias Canetti s'y rend sur le champ. Il lui apporte un bouquet de roses. Sa mère adorait ces fleurs et parlait souvent de grands rosiers du jardin de la maison de Roustchouk, en Bulgarie, de ces rosiers vers lesquels elle courait se réfugier pour lire tout à loisir. Parfum des roses, parfum

des livres à jamais associés. Élias lui fait croire qu'il les a cueillies à Roustchouk, au pays natal. « Ce sont les roses du jardin » lui dit-il. Qu'elle l'ait cru ou non, peu importe ! Elle a fait comme si, et elle mourra avec l'idée que ces dernières roses étaient bien celles du jardin de Roustchouk. Roses plus rouges, plus parfumées, roses de l'enfance ; roses fictives à l'image de la langue, de cette langue fictive, elle aussi, la seule qui coïncide vraiment avec elle-même, sans écart, sans départ, sans départ, langue d'un pays natal qui restera à jamais imaginaire.

Le trébuchement de la langue : la revanche du grand-père

La mère, nous l'avons vu, veille sur la pureté de la langue d'Élias, de son allemand. Les mémoires sont traversées par son obsession de la norme, de la correction du « bon accent », de son mépris à l'encontre des « langues non littéraires », de l'oralité populaire, de la chasse qu'elle fait aux dialectes. Abandonné aux petites gens, aux peuples « sans culture », le dialecte, le sabir est l'indice de la non-maîtrise de la langue qui est pour la mère d'Élias Canetti le malheur absolu.

À Zurich, Élias est sensible à la prosodie du suisse allemand. Il le défend lorsque sa mère l'attaque. Il lui résiste et fait la remarque suivante :

J'appris donc le dialecte tout seul, contre la volonté de ma mère, cachant soigneusement les progrès que je faisais. C'était, par rapport à elle et en matière de langue, ma première démonstration d'autonomie.³⁰

C'est à l'égard du grand-père que l'opposition langue correcte/sabir se fait la plus aiguë :

« Il prétendait parler à chacun dans sa langue. Cependant, à l'exception des langues balkaniques et de l'espagnol qui en faisait pour ainsi dire partie, il n'avait jamais appris ces langues qu'en passant, au cours de ses voyages, et ses connaissances étaient terriblement lacunaires. Il se plaisait à dénombrer sur ses doigts les langues qu'il parlait ; l'assurance drôlatique avec laquelle il parvenait à compter - Dieu sait comment - dix-sept et jusqu'à dix-neuf langues à son actif, faisait à la plupart des gens un effet irrésistible, et ce en dépit de sa prononciation des plus bizarres. J'étais fort gêné de ces scènes quand elles se déroulaient en ma présence : il commettait tellement de fautes en parlant que mon professeur, M. Tegel, ne l'aurait pas accepté dans sa classe, à l'école primaire. Encore moins aurait-il pu entrer à l'école de ma mère, elle qui nous accablait de sarcasmes à la moindre petite erreur. À la maison, nous ne pratiquions que quatre langues³¹ et quand je demandais à ma mère s'il était possible de parler dix-sept langues, elle me répondait, sans nommer le grand-père : « Non ! Dans ce cas, on n'en parle aucune comme il faut. »³²

On aura remarqué que tout est ramené à une norme légitime : le professeur, le jugement de la mère, le rire des auditeurs devant la prononciation bizarre du grand-père.

Cette pureté de la langue, loin des dialectes et de l'oralité populaire, va être encore renforcée par la rencontre décisive de Canetti avec K. Kraus, en 1924, rencontre avec l'homme, l'orateur, les écrits, les théories. K. Kraus, c'est celui qui sait le mieux utiliser les mots des autres contre leur propre bêtise, imiter leur parlure, leur idiolecte, leur masque acoustique, terme que Canetti forgera à partir des leçons de Kraus. Satiriste, pourfendeur de « l'universel reportage » dans sa variante allemande et autrichienne, il veille sur la pureté de la langue, sa vérité, son authenticité. Ancrée dans l'universalité, la visée langagière de Kraus va permettre à Élias Canetti de rejouer l'entreprise de Mauthner, une *Sprachkritik*. Être à l'écoute (le titre du second volume des mémoires reprend le titre de la revue de Kraus, (*Die Fackel*), *Le Flambeau dans l'oreille*), à l'écoute des parlers ; rendre compte de ce qui se cache derrière la multitude des idiolectes sociaux, analyser le langage. Cela implique une attitude d'extériorité, de médiation, un en-dehors du coup qui est la position de l'analyste pour lequel il n'existe pas de dialecte en propre, de dialecte singulier. L'analyste ou l'écrivain est le seul à se situer en dehors du dialecte, du corporel de la langue. On comprend par là l'importance de Kraus dans l'horizon intellectuel de Canetti, la fascination qu'il a exercé sur lui et en même temps, plus tard, le recul parfois horrifié que Canetti prend à l'égard de son ancien maître à penser.

Loin du dialecte, de l'idiolecte, du corps de la langue, dans les livres, dans l'écrit. Une langue dont Canetti parlant de Kraus dans son journal de 1974 dit qu'elle était une « langue blindée ».

Comment s'effectue la déprise de la mère, de l'écrit, de la norme, du neutre ?

On a vu le petit Canetti tenir tête à sa mère, se surprendre à aimer le dialecte de Zurich, l'apprendre en secret, se dire fier de connaître le judéo-espagnol et affirmer au cours de géographie que l'espagnol était « quasiment » sa langue maternelle. On peut cependant trouver les jalons d'une démarche qui ne débouchera pas sur une œuvre de fiction (en dehors d'*Auto Da Fe*, (*Die Blendung*)), écrit à la fin des années 1920, Canetti n'est l'homme que de quelques pièces de théâtre et d'une immense autobiographie qui au-delà des mémoires se ramifie en écriture de journal, d'aphorismes ou de réflexions, s'écrit sans relâche, s'élaborera peu à peu comme une preuve de sa propre existence. L'amitié de Sonne, dont j'ai déjà parlé, le rend en même temps à la filiation et au propre de la parole, à sa spécificité corporelle :

Il ne manquait pas une occasion de me rendre attentif à mes origines parce que j'en faisais justement si peu de cas. Il tenait à ne rien laisser se perdre d'une vie [...] Faisaient partie de ce tout [...] les êtres dont il avait entendu les voix. En faisaient partie aussi ses origines ou du moins ce qu'il pouvait en apprendre. Pour Sonne, elles ne se réduisaient pas à quelque chose de purement privé : elles s'étendaient à la totalité de l'époque et des lieux dont il était issu. Aux mots d'une langue qu'on n'avait peut-être entendus que dans sa petite enfance était liée à la littérature où ces mots se fussent plus tard épanouis.³³

Sonne le réconcilie avec l'hébreu (même s'il continuera à l'ignorer) et avec le judéo-espagnol. Il le replonge symboliquement dans les langues juives alors que, manifestement, Canetti les a toujours sinon fuies, du moins soit méconnues (l'hébreu), soit tenues pour illégitimes et de toute façon trop proches d'un essentiel qu'il voulait tenir à distance.

Le vrai déclic sera *Les Voix de Marrakech*, texte tardif de 1967 qui lui permet de retrouver la judéité, d'y méditer et de reposer tout autrement le problème de son rapport aux langues.

Il avait déjà dans ses mémoires évoqué son grand-père et avait rapproché sa gestuelle, son art de conter, sa langue même de ceux des conteurs de Marrakech qui l'ont impressionné.

Aux conteurs et à la magie sonore qui émane d'eux, au corps de la voix, Canetti oppose la sécheresse de l'écrit :

[...] je me suis vendu au papier. À l'abri de tables et de portes, je vis donc comme un lâche rêveur. Eux vivent dans la cohue du marché parmi des centaines de visages étrangers, chaque jour renouvelés. Ils ne sont chargés d'aucune froide science superflue. Ils n'ont pas de livres, ni d'ambitions, ni de fausses gloires. Parmi les hommes de notre hémisphère qui vivent de la littérature, je me suis rarement senti très à l'aise. Je les ai méprisés parce que je méprise quelque chose en moi et je crois que ce quelque chose est le *papier*. Ici, je me suis trouvé soudain parmi des poètes vers lesquels je pouvais lever les yeux parce qu'il n'y avait pas un mot d'eux à lire.³⁴

Pour la première fois Canetti lève les yeux. Il cesse d'être aveugle ou ébloui. Le titre allemand de *Auto Da Fe* est *Die Blendung*, l'éblouissement. Le thème de l'aveugle, de l'éblouissement ou de l'incendie traverse l'œuvre, de l'aveuglement de Samson aux aveugles de Breughel, de l'aveugle qui tue Fisherle à l'incendie de la bibliothèque de Kien. Être aveugle à, pas simplement aveugle. Canetti découvre ici l'opposition entre le papier, l'écrit, la langue analytique de K. Kraus, et les voix, le corps, l'idiolecte, le tremblement, le trébuchement, l'abandon d'une position de maîtrise dans la langue. Il fait ses adieux à la langue blindée, cuirassée. Il la cherche fragile, entamée, offerte :

Qu'y a-t-il dans la langue ? Que cache-t-elle ? Que nous apprend-elle ? Au cours des semaines que j'ai passées au Maroc, je n'ai essayé d'apprendre ni l'arabe ni aucun dialecte berbère. Je ne voulais rien perdre de la puissance exotique des cris. Je voulais être touché par les voix telles qu'elles sont par elles-mêmes et n'en rien affaiblir par un savoir artificiel et insuffisant.³⁵

La langue de ces conteurs renvoie d'emblée au grand-père. L'association est faite au premier volume des mémoires :

Il était mort depuis longtemps quand il me fut donné de rencontrer, à Marrakech, des conteurs dignes de lui ; je ne comprenais pas un mot de la langue qu'ils parlaient et, cependant, ces conteurs me rappelaient tellement mon grand-père que je me sentis d'emblée plus proche d'eux que de quiconque d'autre à Marrakech.³⁶

Ainsi, le grand-père Canetti qui parlait dix-sept langues sans en parler aucune et dont la mère se moquait, le grand-père Canetti, qui répétait ses prières en hébreu, qui va contant des histoires, des contes en judéo-espagnol avec des intonations comiques et une gestuelle de comédien, ce grand-père qui « avait su rester lui-même », au prix de ses fautes de grammaire, ce conteur né qui mêlait les mots et les senteurs de l'ancienne Turquie à sa parure, retrouve-t-il par delà la mort son petit-fils devenu un grand écrivain disciple de K. Kraus et qui redécouvre tout à la fois sa judéité dans les rues de Marrakech et la langue fragile, le tremblé de la voix, le corps dans la langue tout simplement.

« Une résonance de langue primitive »

Canetti se meut au sein d'une double filiation. La vraie filiation, si difficile à assumer, dans laquelle il s'agit d'évaluer sa vraie place, son vrai lieu, ses points d'ancrage, la véritable ascendance qui va du côté d'Andrinople, de Constantinople et peut-être à travers les siècles du côté de l'Espagne. En tant qu'écrivain cependant, Canetti s'est construit une autre filiation qu'il tresse avec la première, sa filiation d'écrivains. De Goethe à Quevedo, de Hebel à Karl Kraus, de Stendhal à Kafka. Il doit se trouver une place dans une chaîne littéraire, avec un avant, des ascendants :

Je tombai à cette époque sur quatre songes de Quevedo. Il devint avec Swift et Aristophane l'un de mes grands ancêtres. Un écrivain a besoin d'ancêtres. Il doit connaître nommément certains d'entre eux. Lorsqu'il a l'impression que son propre nom l'étouffe, il pense à ses ancêtres qui portent le leur, heureux, non plus mortel. Ils sourient peut-être de son sans-gêne, mais ils ne le repoussent pas. Eux aussi ont besoin d'autrui, de descendants...³⁷

S'étant ainsi fabriqué des ancêtres, des liens (afin que les mots ne cassent pas, ne se brisent pas ou ne bégaiement pas), il peut donner libre cours à des souvenirs qui eux aussi construisent une image voire une statue de lui-même, comme ce presque premier souvenir où il se voit se saisissant d'une hache, cherchant à tuer sa cousine parce qu'elle ne le laisse pas regarder la beauté des lettres de son livre scolaire. L'amour des lettres déjà, de la langue et surtout des livres et de l'écriture...

Filiation réelle et filiation imaginaire permettent d'articuler, dans une relation harmonieuse, langues juives, langues populaires et langues « littéraires ».

Quevedo, c'est l'espagnol, mais c'est aussi par métonymie le judéo-espagnol, le jardin de l'enfance et la voix du grand-père. Shakespeare, c'est l'heureux temps de Manchester, le père, qui va conférer à l'anglais un statut de langue reine. En 1980, il écrit :

Tout ce qui est anglais devient de plus en plus important pour moi, mais sur le plan de la langue seulement. Je me réfère peu aux êtres, mais les mots me bouleversent comme ceux d'une langue perdue. Vivre là-bas continue de me paraître indispensable comme si c'était là un devoir impératif pour moi ; mais peut-être que la langue suffirait.³⁸

Enfin, l'allemand, la langue des langues, relie la mère, le père (leur amour de Vienne et du Burgtheater) à la littérature allemande et autrichienne dans son ensemble, et installe très tôt Élias Canetti dans l'évidence de la langue allemande. Sonne rétablit le lien entre les grandes figures bibliques qui, par l'intermédiaire de Michel-Ange, avaient autrefois fasciné notre auteur. Il les restitue dans leur langue, même si ce n'est qu'en traduction.

Double statut des langues du grandiose à l'illégitime, de l'écrit à l'oral, du papier à la voix, de l'abstrait universel au tremblé de la singularité, de la maîtrise au bégaiement. Double statut, hésitation, oscillation figurées dans l'œuvre par l'opposition entre la langue paranoïaque du président Schreber et la langue du fou d'*Auto Da Fe*. Canetti consacre dans *Masse et puissance* un chapitre à la paranoïa du plus célèbre des patients de Freud. Il s'arrête longuement sur ses « voix », et sur sa langue, sur le fait que tout signifie, que le monde est plein de mots. Un trop-plein de sens : « La tendance la plus extrême de la paranoïa est peut-être une saisie totale du monde par les mots, comme si la langue était un poing et que le monde y fût pris. C'est un poing qui ne se rouvre jamais. »³⁹ Ce qui fait peur à Canetti, c'est l'hyper-causalité, la motivation qui s'étend à tout, le système, la sur-liaison. « Puisque », « pourquoi donc », « à moins que », « parce que » relient les phrases entre elles, une vraie manie de la motivation ; hyper-maîtrise, même si elle reste imaginaire. Et l'on sait que Canetti lui-même est en permanen-

ce tenté, fasciné par cette maîtrise, à l'image de Kien, qui ne vit que pour sa bibliothèque, son savoir abstrait, sa misanthropie. Il y a cependant un autre personnage dans le roman qui passe en général inaperçu. Le frère de Kien, médecin qui passe de la gynécologie à la psychiatrie, et qui se trouve un jour confronté à une espèce de fou (le gorille) qui s'est inventé une langue à lui :

À chaque syllabe qu'il émettait correspondait un geste précis. Pour les objets, les désignations semblaient variées. Il montra l'image une centaine de fois et la nomma chaque fois d'une manière différente ; les noms dépendaient du geste par lequel il la montrait. Produit, accompagné par le corps tout entier, pas un son n'était émis avec indifférence.⁴⁰

Ici la langue est mobile, corporelle, et la motivation est floue, pragmatique, gestuelle. Les mots changent de sens à chaque moment, ils ne sont pas fixés. Il y a bien un ordre (le médecin a été capable d'apprendre la langue du fou) mais pour l'atteindre, il faut percer le secret des émotions de l'autre.

Se frotter à de l'autre, à la langue autre, être entre les langues, hésiter entre la maîtrise rigide et le bégaiement, le trébuchement. Le secret : désapprendre, défaire, laisser parler en soi l'écho des langues perdues ou oubliées, se laisser pénétrer par une langue inconnue.

À plusieurs reprises, Canetti évoque cette confrontation qui laisse à chaque fois des traces profondes. À Marrakech ce qui l'enchantait, ce sont ces conteurs dont il ne comprend pas la langue.

Une substance merveilleusement lumineuse et réfractaire reste en moi, qui tourne mes mots en dérision. Est-ce la langue de là-bas que je ne comprenais pas et qui doit maintenant se traduire en moi peu à peu ? Il y avait là des événements, des images, des sons dont le sens nous échappe d'abord, qui n'étaient *ni traduits* ni définis par les mots, et au-delà des mots, ils sont plus profonds et plus ambigus qu'eux. Je rêve d'un homme qui aurait désappris les langues de la terre jusqu'à ce qu'il ne puisse plus comprendre, dans aucun pays, ce qui s'y dit.⁴¹

Expérience similaire bien des années auparavant, à Prague en 1937 lors d'une manifestation paysanne. Il est fasciné par le mot musique en tchèque, *Hudka*. Il se le répète à satiété. Puis les autres mots, les sonorités du tchèque l'enchantent et il arpente Prague, ville fascinante entre toutes, complètement enveloppé par les mots tchèques :

J'errais comme complètement ensorcelé d'une cour à l'autre [...] La violence avec laquelle les mots tchèques m'atteignaient était peut-être due au souvenir du bulgare entendu dans ma petite enfance. Mais je n'y pensais jamais, car j'avais

complètement oublié le bulgare et je ne saurais évaluer ce qu'il subsiste tout de même en nous des langues oubliées. Il dut certainement se produire un rapprochement, durant ce séjour à Prague, entre diverses choses vécues à des époques distinctes de ma vie. Je perçus des sons slaves comme faisant partie d'une langue qui m'était inexplicablement proche. Mais je parlais moi-même allemand et rien d'autre...⁴²

À Marrakech, Canetti ne mettra plus en rapport le berbère avec l'enfance, avec de l'entendu autrefois. Un simple renvoi au grand-père suffira, par analogie, par delà la différence des langues. À Prague, le charme du tchèque, de la langue inconnue évoque le bulgare, une langue pour une autre. Lors de ce même séjour à Prague, le jeune écrivain qui l'avait invité lui fait visiter la ville et puis le laisse continuer seul sa promenade, sentant que c'est là le désir secret de Canetti :

Mais il comprit aussi combien je tenais à écouter seul des êtres, des êtres très divers, s'exprimer dans une langue inconnue de moi sans que leurs propos me fussent aussitôt traduits. Ce dut être une chose nouvelle pour lui de voir quelqu'un se passionner pour les répercussions de mots incompris, un phénomène tout à fait singulier...⁴³

À Marrakech en 1953 comme à Prague en 1937, quelque chose se met en place, de l'opaque, du caché, à condition de ne pas être traduit. Alors que l'allemand était la langue suprême dans laquelle tout se traduisait, Shakespeare, la Bible et jusqu'au souvenir des berceuses bulgares, la langue donc de l'intelligibilité, le berbère ou le tchèque doivent rester non traduits, étranges, tout en sonorités, une chaîne parlée, chantée sans segmentation repérable. Le fantasme d'une langue à garder inconnue (comme l'hébreu qui le restera jusqu'au bout) comme l'ombre de la langue est si fort qu'il donnera matière à toutes sortes de développements dans les recueils de journaux, aphorismes, réflexions que Canetti publiera après la guerre. Un déploiement d'énoncés autour de la langue, avec pour noyau cette nécessité de frotter une langue au contact d'une autre, d'en faire surgir l'ombre, de l'oublier. Quelques exemples glanés dans *Le Territoire de l'Homme*, *La Conscience des mots*, *Le Cœur secret de l'horloge*. « Que j'aimerais, une fois m'écouter comme un étranger sans me reconnaître et plus tard seulement savoir que c'était moi. »⁴⁴

Manuel d'oubli des langues.⁴⁵

Vivre dans un pays où tous les noms sont inconnus.⁴⁶

Je ne pourrai jamais vivre dans une seule langue. Si je suis si profondément épris de l'allemand, c'est parce qu'il me permet toujours de sentir en même temps

une autre langue. Il est juste de dire que je la sens, car je n'en suis aucunement conscient. Mais je suis joyeusement remué quand je tombe sur quelque chose qui la ramène à la surface.⁴⁷

Il se perd dans sa propre verbosité. C'est son propre verbiage et cela semble une langue inconnue.⁴⁸

Des beautés, oui, mais pas dans la langue dans laquelle tu écris : dans d'autres.⁴⁹

Il ne croit que ceux dont il ne comprend pas la langue.⁵⁰

Le côté étrange du mot allemand « Atem » - le souffle - comme s'il appartenait à une autre langue. Il y a quelque chose d'égyptien, d'hindou, mais plus encore une résonance de langue primitive.⁵¹

Cette langue autre, l'ombre, l'écho, la résonance, la réminiscence d'une langue autre qui ne peut jamais s'atteindre mais qui est toujours à l'horizon, Canetti l'avait métaphoriquement évoquée au début de ses mémoires. Il s'agit de l'épisode où petit garçon, en Angleterre, il parle au papier peint :

En fait je jouais peu, je parlais plutôt au papier peint. Les innombrables cercles sombres qui s'étaient dessous m'apparaissaient comme des personnages. J'inventais des histoires dans lesquelles ils intervenaient, soit comme auditeurs, soit comme acteurs ; je ne m'en lassais pas et je pouvais m'entretenir avec eux pendant des heures. Quand la gouvernante sortait avec mes deux petits frères, je tâchais de rester seul avec mes personnages ; je préférais de beaucoup leur compagnie à celle de mes petits frères [...] L'un des cercles placé à un endroit déterminé me contredisait avec une véhémence toute particulière et ce n'était pas une mince victoire quand j'arrivais à le rallier à ma cause [...] Je pris l'habitude de raconter mes histoires en silence même quand mes petits frères étaient dans la chambre [...] En sa présence (la gouvernante), le papier peint demeurait muet.⁵²

En ces matières, Canetti a d'illustres prédécesseurs et contemporains, de Proust à Sartre. Qu'on se souvienne, chez Proust, du célèbre :

On avait inventé pour me distraire les soirs où on me trouvait l'air trop malheureux, de me donner une lanterne magique dont, en attendant l'heure du dîner, on coiffait ma lampe ; et, à l'instar des premiers architectes et maîtres verriers de l'âge gothique, elle substituait à l'opacité des murs d'impalpables irisations [...]

Au pas raccordé de son cheval, Golo, plein d'un affreux dessein, sortait de la petite forêt triangulaire qui veloutait d'un vert sombre la pente d'une colline, et s'avancait en tressautant vers le château de la pauvre Geneviève de Brabant...⁵³

Il me semble cependant que ces innombrables cercles sombres sont d'un autre ordre. Ils sont abstraits, ils sont parlés en même temps qu'ils par-

lent. Ils sont convoqués et disparaissent à volonté. On leur assigne le sens qu'on veut. Ils représentent à la fois les mots et les choses. La langue et les personnages de ses histoires. Ils sont d'avant Babel, dans l'indivision, le pays où les mots sont de toutes les langues sans en être d'aucune, où les mots ne sont pas gelés. Ils restent intacts, authentiques sans jamais pouvoir s'user. Un pays où les mots ne peuvent se briser.

De l'allemand à l'hébreu, du judéo-espagnol à l'espagnol, de l'anglais au français, ou au dialecte suisse-allemand, les langues se dérobent, montrent leur faille - nostalgie d'une blessure de la langue de la part d'un écrivain immense qui n'a jamais respiré que dans et par l'allemand ?

Langue perdue, non traduite, inconnue, primitive, Canetti rencontrerait-il à son insu, une pensée mystique, une sorte de Cabale, un pouvoir secret des noms ? Il y a, note-t-il, une étymologie personnelle qui passe par les noms, par le signifiant beaucoup plus que par le signifié, par le litannique, le prosodique. On a vu ci-dessus comment il avait rédigé des listes de noms en allemand durant la guerre. En 1976, il reprend ce problème en s'attachant à la langue de son enfance. « Sans la " Colchide " Médée n'aurait pas compté pour moi »⁵⁴, dit-il, et il évoque une liste pour le plaisir de la sonorité :

A. Roustchouk, le mot « Stambol », les termes désignant des plantes : calabazas, merengenas, manzanas ; criatura (enfant), mancebo, hermano, lazon ; fuego (feu), mânana, entonces, culebra (serpent), gallina (poule, mot qui me fit aimer plus tard les Gaulois), zinganas (Tziganes).

Des noms : Aftalion, Rosanis, plus tard Adjubel.

L'un des termes de dédain de mon grand-père était « corredór » (pour désigner quelqu'un qui ne faisait qu'errer sans se fixer nulle part). Il le prononçait avec un tel mépris que le mot lui-même, la mobilité qu'il impliquait, et les êtres vivant dans un mouvement perpétuel me fascinèrent très tôt. J'aurais bien voulu devenir un « corredór », mais n'osais pas l'être.⁵⁵

Lors de la remise du prix Nobel en 1981, Canetti pouvait être fêté (et nombre de pays ne se sont pas fait faute de le faire) par un nombre incalculable de pays. Il avait longuement voyagé avec le passeport turc, il avait été bulgare. L'Espagne pouvait se réclamer de lui, même si elle avait dans un lointain passé chassé ses ancêtres, la Grande-Bretagne l'avait reçu dans l'émigration, la Suisse s'honorait de sa présence. Les pays de langue germanique savaient qu'il restait un des leurs, et ce malgré la terrible épreuve de la dernière guerre. Lui ne se sentait vraisemblablement de nulle part, arrivé au terme d'une longue odyssée, sachant ce qu'il en était des papiers d'identité et de l'identité de papier. Il sentait qu'au-delà de la langue de ses maîtres, de sa filiation imaginaire, Karl Kraus, Kafka, Hermann Broch, sa vraie langue, la vraie langue, celle de l'absence, de la marge, celle qui inter-

dit le comblement, l'incarnation, celle qui laisse ouverte l'attente messianique, et en même temps celle qui figuralise l'inséparation, c'est celle des innombrables cercles sombres qui avaient orné le papier peint de sa chambre autrefois.

NOTES

1. Chez Canetti, il ne s'agit pas de la langue yiddish, mais du judéo-espagnol. Ce dernier a cependant également le statut d'un jargon, d'une mé-langue, d'une langue paria illégitime. Le problème est donc là aussi de se situer par rapport à une langue qu'il faut tenir à distance.
2. M. Schneider, « Élias Canetti : la défusion des langues », dans *Le Temps de la réflexion*, 1981, t. II, p. 385.
3. Élias Canetti, *Histoire d'une jeunesse. La langue sauvée*, Paris, Livre de poche, p. 7.
4. *Ibid.*, p. 8.
5. É. Canetti, *La Conscience des mots*, Albin Michel, 1984, p. 205.
6. *Ibid.*
7. É. Canetti, *Le Cœur secret de l'horloge*, Paris, Albin Michel, 1989, p. 189.
8. *Id.*, *Le Territoire de l'Homme*, Paris, Albin Michel, 1978, p. 141.
9. *Id.*, *Le Témoin auriculaire*, *op. cit.*, p. 66.
10. *Id.*, *La Langue sauvée*, *op. cit.*, p. 10.
11. *Id.*, *Jeux de regard*, p. 336.
12. *Id.*, *Histoire d'une vie. Le flambeau dans l'oreille*, p. 108.
13. *Id.*, *La Langue sauvée*, *op. cit.*, p. 17.
14. *Id.*, *Le Flambeau dans l'oreille*, *op. cit.*, p. 215.
15. É. Canetti, *La Langue sauvée*, *op. cit.*, p. 61.
16. *Ibid.*, p. 39.
17. *Ibid.*, p. 102-104.
18. *Ibid.*, p. 107.
19. *Ibid.*, p. 113.
20. É. Canetti, *Le Territoire de l'Homme*, *op. cit.*, 1978, p. 78.
21. *Id.*, *La Conscience des mots*, Paris, 1984, p. 203.
22. *Id.*, *Jeux de regard*, *op. cit.*, p. 339.
23. *Id.*, *La Langue sauvée*, *op. cit.*, p. 126.
24. *Id.*, *Le Flambeau dans l'oreille*, *op. cit.*, p. 110.
25. *Id.*, *Jeux de regard*, p. 145. C'est moi qui souligne.
26. É. Canetti, *La Langue sauvée*, *op. cit.*, p. 345.
27. *Ibid.*, p. 80.
28. *Ibid.*, p. 134.
29. *Ibid.*, p. 205.
30. *Ibid.*
31. Il s'agit du moment où la mère et les frères sont installés à Vienne après 1913. Il s'agit donc de l'allemand principalement, du judéo-espagnol de l'enfance, de l'anglais et sans doute aussi du français qui va devenir pour Georges, un des frères d'Élias, sa langue au même titre que l'allemand l'est devenu pour Élias.
32. *Ibid.*, p. 128-129.
33. É. Canetti, *Jeux de regard*, *op. cit.*, p. 338-339.
34. *Id.*, *Les Voix de Marrakech*, Paris, Livre de Poche, 1980, p. 91.
35. *Ibid.*, p. 27.
36. É. Canetti, *La Langue sauvée*, *op. cit.*, p. 130.
37. *Id.*, *Jeux de regard*, *op. cit.*, p. 337-338.
38. *Id.*, *Le Cœur secret de l'horloge*, Paris, Albin Michel, 1987, p. 104.
39. *Id.*, *Masse et puissance*, Paris, Gallimard, 1966, p. 480.
40. *Id.*, *Auto Da Fe*, Paris, Gallimard, 1969, p. 484.
41. *Id.*, *Les Voix de Marrakech*, *op. cit.*, p. 27.
42. É. Canetti, *Jeux de regard*, *op. cit.*, p. 311-312.
43. *Ibid.*, p. 313.

44. É. Canetti, *Le Territoire de l'Homme*, op. cit., p. 136.
45. Id., *Le Cœur secret de l'horloge*, op. cit., p.33.
46. *Ibid.*
47. *Ibid.*
48. *Ibid.*
49. *Ibid.*
50. *Ibid.*
51. *Ibid.*
52. É. Canetti, *La Langue sauvée*, op. cit., p. 58.
53. Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. 1, p. 9.
54. É. Canetti, *Le Cœur secret de l'horloge*, op. cit., p.48.
55. *Ibid.*, p. 49-50.